N° 1136 MERCREDI 31 MAI 1865 9me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 36.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 30 Mai 1865.

BULLETIN.

La lettre adressée par l'Empereur au prince Napoléon inflige un blame severe aux idées dont le prince a osé se faire le complaisant echo. Lui, qui devait se faire un devoir de respecter et de faire respecter le gouvernement de l'Empereur n'a pas craint de formuler un programme politique « qui ne peut servir qu'aux ennemis de la France. »

La leçon que vient de recevoir le prince Napoleon est complète et l'opinion publique s'est empressée d'y applaudir.

Les journaux de Bruxelles publient un récit detaillé du combat de Tamburo (Mexique), dans lequel une compagnie de volontaires belges a eprouvé de grandes pertes en officiers et soldats. La lutte n'a pas duré moins de huit heures; les braves soldats belges acculés et enfermés dans une église à laquelle les juaristes ont mis le feu, se sont defendus jusqu'au complet épuisement de leurs munitions. Ils résistaient à près de trois mille hommes. On évalue de 50 à 60 le nombre des tués, sans compter les officiers, parmi lesquels figure le capitaine Chazal, fils du ministre de la guerre de Belgique. Cet evenement avait lieu le 11 avril. Quelques jours après, dans la meme localité, un escadron de hussards français et un bataillon du 81e d'infanterie, ont tiré une eclatante vengeance de l'echec subi par la compagnie belge. Ils ont attaqué le corps juariste, lui ont mis 500 hommes hors de combat et lui ont fait 700 prisonniers.

Une correspondance de Londres rapportant la substance de plusieurs lettres de Washington et de New-York, constate que le président Johnson et son cabinet n'encourageront aucunement une assistance quelconque à Juarez. Ces lettres disent même d'une manière confidentielle que les Etats Unis sont tout disposés à reconnaître l'Empereur Maximilien. Elles disent également que les personnes qui avaient quitté le Sud y retournent comme si rien ne s'était passé pour reprendre leurs premières occupations, et qu'on engage les soldats fédéraux pour la reconstruction des chemins de fer. Le Trésor reçoit maintenant de l'emprunt plus d'argent qu'il n'en peut dépenser, aussi l'emploie-t-il à diminuer la dette flottante.

Les journaux de Turin affirment qu'il a été décidé, dans un conseil des ministres, tenu sous la présidence du roi, que M. Vegezzi retournerait à Rome au milieu de la semaine prochaine.

M. le maréchal Magnan est mort hier, à Paris des suites d'une péritonite aigue.

M. le maréchal Magnan était âgé de 74 ans. Il était grand-croix de la Légion d'Honneur et sénateur. Depuis 1859. il avait le commandement de l'armée de Paris.

L'ordre du jour du Sénat pour aujourd'hui porte : Communication d'un projet de sénatus-consulte.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

L'Empereur a adressé à S. A. I. le Prince Napoleon la lettre suivante :

» Monsieur et très cher Cousin,

« Je ne puis m'empêcher de vous témoigner la penible impression que me cause la lecture de votre discours prononcé à Ajaccio.

« En vous laissant, pendant mon absence, auprès de l'Imperatrice et de mon Fils comme vice-président du Conseil privé, j'ai voulu vous donner une preuve de mon amitié, de ma confiance. et j'espérais que votre présence, votre conduite, vos discours temoigneraient de l'union qui règne dans notre famille.

« Le programme politique que vous placez sous l'egide de l'Empereur ne peut servir qu'aux ennemis de mon Gouvernement. A des appréciations que je ne saurais admettre, vous ajoutez des sentiments de haine et de rancune qui ne sont plus de notre epoque.

« Pour savoir appliquer aux temps actuels les idees de l'Empereur, il faut « avoir passé par les rudes épreuves de la « responsabilité et du pouvoir. Et d'ailleurs pouvons-nous réellement, pygmées « que nous sommes, apprecier à sa juste « valeur la grande figure historique de « Napoléon! Comme devant une statue colossale, nous sommes impuissants à en « saisir à la fois l'ensemble. Nous ne « voyons jamais que le côte qui frappe « nos regards ; de là l'insuffisance de la « reproduction et les divergences des « opinions.

« Mais ce qui est clair aux yeux de tout « le monde, c'est que, pour empêcher l'anarchie des esprits, cette ennemie redoutable de la vraie liberté, l'Empereur « avait etabli dans sa famille d'abord, dans « son Gouvernement ensuite, cette discipline sévère qui n'admettait qu'une volonté « et qu'une action ; je ne saurais désormais « m'ecarter de la même règle de conduite.

« Sur ce, monsieur et cher Cousin, je « prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte « garde.

« NAPOLÉON

« Alger, 23 mai 1865. »

Les journaux de Paris publient la lettre ci-après adressée par le Prince Napoléon à S. M. l'Empereur :

« Sire

« A la suite de la lettre de Votre Majesté, du 23 mai, et de sa publication au *Moniteur* de ce matin, je donne ma demission de vice-président du conseil privé et de président de la commission de l'Exposition universelle de 1867.

« Veuillez agreer, Sire, l'hommage du profond et respectueux attachement avec lequel je suis,

» De Votre Majesté,

» Le très dévoué cousin,

» Signé : NAPOLÉON (Jérome)

» Palais Royal, le 27 mai 1865. »

VOYAGE DE L'EMPEREUR.

Alger, 26 mai, 1 h. 40 du soir.

L'Empereur est rentré hier à six heures à Alger, de son excursion au fort Napoleon.

Ce matin, Sa Majesté donne beaucoup d'audiences et travaille avec le maréchal-gouverneur et differents chefs de service

La flotte italienne, sous les ordres du contre-amiral Varco, est arrivée hier en rade, pour saluer l'Empereur. Sa Majesté vient de recevoir l'amiral et son état major.

Alger, 27 mai, à 8 h. du matin.

Hier, dans l'après-midi, l'Empereur s'est rendu à bord du *Solferino* et après avoir distribué des recompenses aux officiers de l'escadre, Sa Majesté est allée visiter la frégate qui porte le pavillon amiral de la flotte italienne.

Alger, 27 mai, 10 h. du matin.

L'Empereur part pour Philippeville. Il vient de quitter Alger au milieu d'un concours immense de population européenne et musulmane et aux acclamations les plus chaleureuses et les plus enthousiastes. Tous les batiments dans le port et les flottes cuirassées italienne et française, en rade, sont pavoisés : les matelots sont sur les vergues et saluent l'Empereur de leurs hurrahs. Les salves d'artillerie des batiments et des forts leur répondent. Une foule compacte aux costumes les plus variés, garnit les quais, les rampes, les balcons et les terrasses en amphitheâtre jusqu'à la Casbah. Un soleil splendide ajoute encore à la grandeur et à l'éclat de cet imposant spectacle.

En partant, l'Empereur a dit au maire d'Alger :

« Je pars avec une confiance entière » dans l'avenir de l'Algerie et avec une foi » profonde dans sa prosperité future. »

Philippeville, 28 mai, 7 h. du matin.

L'Empereur vient d'arriver à Philippeville escorté par les flottes italienne et française. La traversée a été magnifique. Au debarcadère, surmonté d'un pavillon improvisé, Sa Majesté a été reçue par les autorités civiles et toutes les dames et les jeunes filles de la ville. L'Empereur se rend à l'Église pour entendre l'office divin ; aussitôt après S. M. part pour Constantine. La santé de l'Empereur continue à être exellente.

—

Il circule un grand nombre de bruits sur les modifications qui seront apportées dans le régime de l'Algerie, par suite du voyage de l'Empereur. Ces bruits vagues dont rien ne garantit l'exactitude, sont ainsi resumés par le *Temps*. On parle donc, dit ce journal :

1° Du départ de M. de Chasseloup-Laubat, qui quitterait le ministère de la marine pour devenir gouverneur général civil, à côte du maréchal Mac-Mahon, investi du pouvoir militaire;

2° Du projet d'abandon par la France du Sahara algérien ;

3° De l'établissement d'une ligne de fortins sur la frontière du Tell.

Ces trois projets pourraient bien fournir les éléments d'un seul projet.

—

Nous lisons dans une correspondance adressée de Paris à l'*Indépendance belge* : « On a annoncé dernièrement que l'Empereur avait adressé d'Alger au prince Impérial une dépêche assez longue ; voici à quelle occasion : l'Empereur ne paraissait pas content des cartes géographiques qui étaient à sa disposition pour son voyage, lorsqu'il lui est arrivé une carte d'Algérie dessinée par le prince Impérial lui même. L'Empereur en aurait été très satisfait. et c'est à cette occasion que le souverain aurait envoyé à son fils la dépêche dont il s'agit. »

On écrit de Florence, le 24 mai :

« La mission officieuse du comte de Revel a pleinement roussi. Les négociations politiques continuent. Le projet de concordat entre le pape et le roi comprend vingt-cinq articles outre les articles secrets. Toutes les puissances catholiques seront invitées à adhérer à cet acte ; l'Espagne a adhéré en grande partie ; maintenant on traite avec le Portugal, les Etats autrichiens et allemands.

« On a permis d'exposer à Rome, devant les montres des libraires, le portrait du roi d'Italie. »

On écrit de Turin :

» Mazzini a éprouvé le besoin de faire parler de lui. Il vient de publier une lettre sur ou plutôt contre l'*Histoire de Jules César*, par Napoléon III. Cette lettre a pour titre le Césarisme. J'ai sous les yeux ce factum qui est loin d'être un chef-d'œuvre. Mazzini déclare sans préambule que l'ouvrage impérial est ou livre moins que médiocre, et que Napoléon III a négligé les résultats les plus importants de la critique allemande. Ajoutez à cela des insinuations malveillantes, des jugements faux, et ça et là quelques basses injures, et vous aurez le contenu de la lettre mazzinienne. L'*Unita italiana* s'est empressé de la reproduire et le parquet s'est empressé de saisir le numéro de l'*Unita italiana*. — L. SILVIO.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 31 MAI 1865

— N° 27 —

UN

MARIAGE EN PROVINCE

CHAPITRE XVII.

LUMIÈRE.

(*Suite.*)

Rose reprit les lettres de M. Etienne d'Alais et les lut jusqu'à la dernière ligne; puis ensuite elle fureta dans tous ces papiers en désordre, que d'abord elle avait dédaignés ; elle lut ainsi longtemps avec une avidité inouïe et dans un trouble qui semblait sans cesse s'accroître ; enfin, le dernier fragment déchiffré et compris, sans quitter la place, elle prit une plume et écrivit la lettre suivante, où elle laissa percer une partie des sentiments qui l'agitaient.

MADAME ROSE DE VÉDELLE A MONSIEUR ETIENNE D'ALAIS, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

« Je ne vous suis pas personnellement inconnue, monsieur, et je sais cependant avancé que je puis compter sur votre bienveillance.

» Je suis la femme de Georges de Védelle, votre bon camarade de college, celui auquel vous avez écrit pendant deux ans les lettres affectueuses que j'ai là sous les yeux et dont le contenu m'enhardit à vous parler comme je vais le faire.

» Il serait bien difficile de vous expliquer, monsieur, comment, jusqu'à ce jour mon mari a pu passer aux yeux de tout le monde, aux yeux de sa famille, aux miens même, pour un esprit incomplet et en désordre, pour un être atteint d'une sorte de folie douce qui le faisait regarder en pitié par chacun. Ceci vous paraît plus qu'étrange ; mais je dois avoir le courage de tout vous dire, pour tout vous faire comprendre.

» Aujourd'hui que, par une circonstance fortuite, ce voile de mensonge est déchiré pour moi, je me sens profondément humiliée de m'être laissé abuser par l'erreur commune.. Moi sa femme !... Il est vrai que je le voyais si peu ! Toute mon excuse est là, monsieur, et dans une triste vérité: Georges ne m'aime pas. Son consentement à notre mariage reste pour moi une énigme indéchiffrable. Pourquoi m'a-t-il épousée ? Le comprendrez-vous vous-même, quand je vous apprendrai qu'il en aime une autre ?

» Oui, il en aime une autre ; il ne m'a rien donné à moi, il ne m'a pas même laissé voir son âme ni son intelligence ; il s'est renfermé dans une froideur glaciale, et depuis trois semaines il a eu recours à l'absence comme servant mieux son antipathie. Tout cela est bien triste, monsieur, et me place dans cette situation étrange et unique de demander à un étranger des *renseignements* sur mon mari.

» Dites moi, donc pour quels motifs Georges affecte d'être une sorte de manque taciturne et farouche, et quelles causes l'ont amené à jouer ce rôle, à vouloir tromper tous les regards, même ceux de sa mère. Il y a un mystère là dessous, je le sens bien, mais je ne parviendrai jamais seule à le percer. Vous qui êtes, monsieur, l'ami de Georges, vous devez être le confident de sa pensée ; rendez-moi l'immense service de me la révéler.

» Je suis mariée depuis cinq semaines, M. de Vedelle m'a à peine adressé la parole. Je croyais à de la bizarrerie ; je vois que je subissais des dédains. Cette découverte doit changer et mes dispositions et mes résolutions pour l'avenir. Cependant je ne veux rien brusquer, et j'attendrai votre réponse.

» Sans cette absence de Georges, pendant laquelle des lectures ont plus développé mon esprit et mon cœur qu'ils ne l'eussent pu être, en vingt années de ma vie d'autrefois, rien ne m'eût été révélé ; et j'aurais, comme tout le monde, continué à être dupe de ce singulier misanthrope. Oh ! il n'a voulu laisser pénétrer personne dans le sanctuaire de ses pensées et de ses rêveries ! ceci m'est bien prouvé. Aujourd'hui, il est découvert, mais il n'est pas devine. Aidez moi.

» Georges est poëte, le savez-vous ? Il est, je crois, un de ces vrais poëtes qui se forment sans maîtres, sans conseils, par la méditation solitaire et la constante contemplation de la nature. J'ai trouvé dans ses papiers des fragments de poëmes qui m'ont paru admirables. Me trompe-je ? Je voudrais bien le savoir ; aussi je vous envoie quelques-uns de ces fragments : vous les jugerez, et me direz s'ils renferment tout le talent que j'y ai vu. Rien ne peut vous donner idée de l'impression de surprise et de l'immense émotion qui m'est dominée en lisant ces œuvres si inattendues de M. de Vedelle ; j'ai craint de devenir folle ; la raison m'est revenue, et avec elle la conscience de ma douloureuse situation.

» Je ne veux rien ajouter à cette lettre déjà bien longue ; elle peut vous faire comprendre, monsieur, avec quelle impatience je vais attendre votre réponse, mais elle vous exprimera mal combien ma reconnaissance sera vive, si vous voulez bien apporter quelque lumière dans ces ténèbres qui m'entourent.

» Recevez, monsieur, etc. »

Rose fermait cette lettre quand Thérézon entra.

« Madame va se brûler les sens avec toutes ses paperasses, dit-elle en voyant Rose entourée de liasses de toutes grandeurs et la chambre encore pleine de livres en désordre. Y a-t-il de la raison à lire comme ça sans fin et sans cesse ? Est-ce que madame n'en sait pas encore assez? à quoi bon avoir été passer huit ans en pension, si c'est pour recommencer encore à lire ici ?

— Mais, Zon, répondit Rose, ce n'est pas pour apprendre seulement que je lis, c'est pour me distraire.

— Vous distraire ! c'est bien le contraire, à mon avis ; vous v'là aujourd'hui avec un air encore plus triste qu'à l'ordinaire. Ah ! mais, pour vous distraire, je voudrais vous voir faire tout autre chose, moi.

— Eh quoi ! grand Dieu ! que veux-tu que je fasse ?

— Bon ! C'est facile ; on va à la ville ; on va voir du monde ; madame n'a seulement pas encore montré ses belles robes.

— Mais je ne puis aller faire des visites comme cela, en l'absence de M. de Védelle.

— Ah ! à votre place, madame je m'embarrasserais bien de M. de Vedelle ! » fit Zon d'un ton léger.

Rose eut un triste sourire.

« Voilà comme on parle de lui, chez lui ! pensa-t-elle.

— D'ailleurs, reprit Zon, si madame ne veut pas aller à la ville, qu'elle reçoive au moins ici ses parents, ses amis, ses voisins.

— Je ne veux voir personne encore pendant quelques jours ; n'as-tu pas dit que j'étais à Marseille ?

— Sans doute ; mais le dire et le faire croire, ça fait deux !

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Le moyen de faire croire à votre absence à M. Artémon, par exemple !

— Et pourquoi pas à M. Richer aussi bien qu'aux autres personnes ?

— Les autres me croient sur parole ; mais celui-là vient tous les jours demander si madame est revenue, et il voit bien à l'air de la maison que madame voyage dans sa chambre. Un jour, en entrant, il aperçoit le couvert mis ; une autre fois, étant dans le vestibule, il entend marcher au premier étage ; c'est une chose, une autre ; enfin, je parierais cent sous contre cent francs qu'il comprend clairement que madame le consigne. Et ça a l'air de le peiner, ce jeune homme !

— Je ne puis pas recevoir M. Richer quand je ne vois aucune autre personne de ma connaissance.

— D'accord, madame, pourtant j'en reviens à mes moutons ; c'est un tort de vous séquestrer comme cela avec tous ces maudits bouquins ; vous dépérissez depuis